Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 35 (1943)
Heft: 1

Rubrik: Éducation ouvrière

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Education ouvrière.

Lectures.

Cette chronique doit marquer un nouveau pas dans la voie où s'est engagé le numéro d'octobre de la *Revue syndicale* en ouvrant « le chemin vers la littérature ». Ce cahier, qui était un peu comme un dimanche dans la semaine (ou qui plutôt le préparait), a fait sentir combien le besoin de lire est grand chez nous. Mais, qui dit lecture dit lecteur et *liseur*, celui-là demandant avant tout à apprendre, à parfaire ses connaissances; celui-ci cherchant dans le commerce des livres plus que de l'« instruction », plus que des faits économiques, politiques et sociaux, des vues sur ces faits et leurs corrélations: mais les répercussions de ces faits sur l'homme, et sa manière de réagir, et sa manière de se libérer lorsque l'Evénement et ses conjonctions trop souvent et trop douloureusement imprévues (par des mécanismes qui nous échappent, et qu'aucune science ne révélera jamais assez complètement pour que nous puissions les dominer) brisent le sentiment de sécurité qui mettait un écran protecteur entre l'homme et la réalité, rompent les habitudes qui le soutenaient, la quiétude qui le portait, et le blessent, et l'écrasent.

Ce terme de liseur implique une habitude, un goût naturel et constant de la lecture, le lecteur, lui, n'ayant plutôt avec les livres que des contacts occasionnels ou intéressés. Pour mieux marquer cette différence, moins artificielle qu'il ne le semble, nous réserverons le nom de liseurs à ceux qui éprouvent le besoin de lire des livres dont la plupart ne « servent à rien », ne veulent rien « prouver », tentant seulement d'exprimer ce que ni les statistiques, ni les études scientifiques ne peuvent approcher, et encore moins dire: cette partie de l'homme qui échappe à tout schéma et à toute prévision et qui, toujours, rompra tous les systèmes, battra en brèche tous les totalitarismes, déjouera tous les plans, toutes les tentatives de ramener les individus et les rapports humains et sociaux à des communs dénominateurs. La lecture, pour ces liseurs (nous transposons ici un commentaire que Ramuz donne de la poésie) n'est pas « un enseignement au sens scolaire du mot, car elle n'a rien à nous apprendre (au sens propre) que nous ne sachions déjà, mais exaltation des choses connues et approfondissement des choses éprouvées; qui étaient éparses, qui se trouvent soudain *reliées* entre elles, et reliées encore toutes ensemble à quelque chose de plus grand ... ».

Ce qu'ils cherchent, ces liseurs, c'est ce quelque chose de plus grand sans lequel leurs actes, leur travail, le devoir, leur fidélité,

leurs souffrances, leurs sacrifices, leur vie enfin risquent de ne leur laisser que l'amer sentiment d'avoir été vains. Ce « besoin de grandeur » est multiple comme l'homme et ses nécessités, qui varient selon l'instant et la circonstance. Ce liseur attend beaucoup de sa lecture: de la simple confirmation de la beauté sur la terre (de cette beauté qu'il perd et reperd chaque jour) à l'expression de ce qu'il sent hors de son pouvoir d'exprimer, parce qu'il n'en a pas le courage, ou la force ou le don. Il y cherche aussi, et maintenant plus que jamais, des témoignages de la victoire toujours remportée par la liberté humaine sur toutes les sortes de contraintes, dont celles de l'événement et de la tyrannie sont aujourd'hui les plus écrasantes.

Ce qu'il cherche, c'est bien de se soustraire un temps à l'Evénement, non pas pour le fuir, mais pour le saisir et le juger mieux; le situant alors dans sa relativité, ce liseur, l'homme, est plus maître de lui et plus « maître de l'univers ». Et, par ce détour, ayant retrouvé — quitte à la reperdre pour la rechercher — la certitude que rien n'est vain et ne se fait en vain, c'est plus fort qu'il reprend sa place aux côtés des hommes qui luttent et qui travaillent.

*

L'édition romande déploie aujourd'hui une intense activité, qui n'est pas sans rappeler celle dont Genève en particulier a été le refuge et le centre du milieu du XVIe à la fin du XVIIIe siècle. Les circonstances de cette floraison sont tristement analogues par certains points. Le dessin de la rédaction avait été de dresser dans ce numéro un panorama de cette activité. Mais, à moins de se satisfaire d'une simple nomenclature calquée des catalogues, ce projet n'était pas réalisable sans avoir lu honnêtement toute cette production. Ne disposant pas pour cela d'un Thibaudet, la rédaction a pensé que cette chronique, plus modestement, doit se limiter à donner de temps à autre quelques vues sur les ouvrages dont nous croyons qu'ils permettent à la lecture d'être ce que nous venons de la définir, de montrer les affinités entre certains ouvrages, de dégager les tendances générales de l'actualité littéraire, d'éclairer la portée d'une œuvre contemporaire par un livre ancien, de signaler les meilleurs articles, en un mot de contribuer s'il se peut à accroître le nombre des liseurs . . .

*

Cette première chronique, qu'on nous permette de la consacrer au miracle de la nouvelle poésie française tel qu'il nous a été révélé, depuis l'effondrement de la puissance française, par de courageuses et vivantes revues. En Suisse romande, le mérite en revient tout particulièrement aux *Cahiers du Rhône* que publient les Editions de la Baconnière.

Nous avons vu une poésie presque toute abstraite et intellectuelle (ce qui n'est pas un jugement de valeur), une poésie qui

n'était plus goûtée que par une infime minorité de lecteurs retrouver, comme du jour au lendemain, le contact du peuple, devenir l'expression la plus vraie de la souffrance d'une nation. Si, jusqu'à présent, nombre d'entre nous avaient des raisons valables de demeurer assez indifférents à la poésie d'avant-guerre — en partie parce qu'ils trouvaient dans la prose (dont la puissance de transfiguration, qui est le signe même de la poésie, est tout aussi forte, mais d'une autre nature) une beauté plus naturelle et plus proche d'eux — nous ne pouvons plus, désormais, nous soustraire au message de cette poésie née du désastre et dont nous pouvons dire avec assez de certitude qu'elle est, pour l'instant, le seul message authentique qui nous vienne de France.

Par ses poètes, la vraie voix de la France est réentendue. Nous ne pouvons pas ne pas l'entendre, parce que nous croyons avec Peguy (bien qu'elle ait encore d'autres titres à notre audience, cette voix) que « tout un monde est intéressé dans la résistance de la France aux empiétements. Et que tout un monde périrait avec elle. Et que ce monde serait le monde même de la liberté ».

L'Histoire n'ayant pas encore fait son tri et prononcé son jugement, l'intelligence étant encore impropre à discerner et impropre à dire, cette poésie se trouve être la seule expression valable de la France qui continue, qui maintient — malgré les apparences — et qui devient. Elle nous dit sans cris, en des vers où la force, la tristesse, l'espoir et la joie de l'espoir se mêlent de surprenante manière, que rien de la dignité foncière de la France n'a été ébranlé:

Si Dieu nous veut vaincus, du moins nous le soyons
En exemple, lavant hier par aujourd'hui,
Et faits, après l'horreur, l'honneur des nations...

Ces vers de Verlaine peuvent servir de devise à cette poésie nouvelle.

Toute récente qu'elle soit, l'œuvre de quelques jeunes hommes, la plupart inconnus hier encore, cette poésie dont la catastrophe a été la résurrection, parle d'emblée plus fort que les progagandes, plus fort que la force. Evidemment, ces voix qui se sont élevées dans le silence qui a succédé au choc, au désarroi et à la stupeur de la défaite sont gênantes, sont accusatrices pour ceux qui n'aspirent qu'à accepter, à se taire et à se soumettre. Aragon — dont beaucoup, plutôt que sa poésie, connaissent les romans vigoureux, romans militants de l'extrême-gauche et sa critique qui distribue les volées de bois vert — le leur dit avec ce non-conformisme dont nous avons toujours aimé la vigueur:

J'empêche en respirant certaines gens de vivre
Je trouble leur sommeil d'on ne sait quel remords
Il paraît qu'en rimant je débouche les cuivres
Et que ça fait un bruit à réveiller les morts

Ah si l'écho des chars dans mes vers vous dérange
S'il grince dans mes cieux d'étranges cris d'essieu
C'est qu'à l'orgue l'orage a détruit la voix d'ange
Et que je me souviens de Dunkerque Messieurs

C'est de très mauvais goût j'en conviens Mais qu'y faire
Nous sommes quelques-uns de ce mouvais goût-là . . .

C'est une poésie où l'événement n'est plus une chasse interdite au poète (les bombes ont pulvérisé sa tour d'ivoire). Souhaitons aussi qu'en retour il n'y ait plus de poésie interdite au lecteur.

Mais ce qu'Aragon dresse surtout dans ce poème, c'est un tableau de la France « Plus belle que les larmes », où nous trouvons quelques-uns des aspects les plus caractéristiques de cette poésie nouvelle.

Née brusquement à cet instant pendant lequel l'événement a rompu les conventions, les habitudes (elles se sont retissées depuis), labouré les âmes, elle nous apparaît comme une poésie originelle, libérée de tout académisme, ayant renoncé à tout jeu (parce qu'elle procède directement, profondément, de la catastrophe); elle a retrouvé la voix première de la douleur, qui s'exprime avec la langue du peuple et rejoint naturellement la chanson, comme Aragon dans les dernières strophes de « Plus belle que les larmes »:

Nul ne pourrait de nous chasser ce chant de flûte
Qui s'élève de siècle en siècle à nos gosiers
Les lauriers sont coupés mais il est d'autres luttes
Compagnons de la Marjolaine Et des rosiers

Dans les feuilles j'entends le galop d'une course
Arrête-toi fileuse Est-ce mon cœur trop plein
L'espoir parle à la nuit le langage des sources
Ou si c'est un cheval et si c'est Duguesclin

Qu'importe que je meure avant que se dessine
Le visage sacré s'il doit renaître un jour
Dansons ô mon enfant dansons la capucine
Ma patrie est la faim la misère et l'amour

La catastrophe a pris un caractère de verdict qui rend ce passé récent et irréparable presque sacré; le sacré s'exprime par le chant et le chant est la voix du peuple, s'adresse au peuple, par-dessus la tête d'une censure servile qui tente d'étouffer la pensée. Cette poésie, elle est autrement plus chargée de dynamite que tous les écrits politiques: le poète a pris la place qui était celle du prophète aux heures douloureuses d'Israël, et il exprime naturellement et avec une autorité incontestée l'affliction et l'espé-

rance de tous. Il n'est plus en marge, en dehors de la communauté: il est sa seule voix. Et grâce à lui demeure vraie cette parole de Peguy:

O seul peuple qui regarde en face
Et qui regarde en face la fortune et l'épreuve.
Et le péché même.

Le poète est aujourd'hui responsable de la France. Il travaille à « remettre l'homme à la place d'honneur. En France, et pas en France seulement » (Aragon). « Mais lié à l'accident, à un présent fait d'angoisse, comme le dit si bien Jean Starobinsky dans la nouvelle revue « Lettres », il est engagé dans une participation douloureuse qui est le véritable rôle de témoin, rôle que ces vers de Supervielle nous rendent si sensible:

Elle était donc ainsi la France en sa ruine,
Longue à se reconnaître et connaître l'abîme,
Sur ses faibles genoux elle veut se tenir,
Si pâle de cacher son horreur de mourir.

Nous sommes très loin en nous-mêmes
Avec la France dans les bras . . .

Et cette invocation à Jeanne d'Arc, n'est-elle pas une invocation à la poésie même, à son rôle dans la France et le monde d'aujourd'hui?

Victorieuse toi, et te mêlant à nous,
Insensible au bûcher qui jusqu'ici rayonne,
Apprends-nous à ne pas nous brûler chaque jour
Et à ne pas mourir du chagrin d'être au monde.

De cette participation douloureuse s'élève un chant qui « tente de restituer l'homme au delà de son malheur ». Et cette poésie y parvient. A la flamme cruelle de l'événement, elle rend aux sentiments une pureté longtemps altérée. « Je veux, dit Aragon, qu'un jour vienne où, regardant notre nuit, les gens y voient pourtant briller une flamme, et quelle flamme puis-je aviver sinon celle qui est en moi? Mon amour, tu es ma seule famille avouée, et je vois par tes yeux le monde; c'est toi qui me rends cet univers sensible et qui donnes sens en moi aux sentiments humains. Tous ceux qui d'un même blasphème nient et l'amour, et ce que j'aime, fussent-ils puissants à écraser la dernière étincelle de ce feu de France, j'élève devant eux ce petit livre de papier, cette misère de mots, ce grimoire perdu; et qu'importe ce qu'il en adviendra, si, à l'heure de la plus grande haine, j'ai un instant montré à ce pays déchiré le visage resplendissant de l'amour. » Et aussi de l'amour fraternel entre les hommes et de la solidarité nouvelle née de la souffrance

tels que les chante Loys Masson dans la langue grande et simple du « Poème des camarades »:

Quand vous reposerez vos mains dans les mains du Seigneur
au soir sur le sommeil des prés
Oh mes camarades tressez-moi un paradis de vos mains libres!
J'ai vécu cloué sur la liberté au temps où la clouèrent en croix les tyrans
. . . . . .
Souvenez-vous de moi lorsque vous romprez le pain dans les veillées
Souvenez-vous de moi lorsque des anges au pressoir prieront sur vos raisins foulés.
Sous la tyrannie haute comme Babel j'ai lutté comme un qui ne luttera, mes frères
J'ai saigné comme un qui ne saignera, pansez-moi d'insectes et de feuilles vertes
Faites venir le passereau sur mes épaules qu'ils ont enchaînées
la taupe sous mes genoux creusera ses taupinières d'été.
Oh mes camarades je crie vers vous du fond de la glaise de feu j'écoute vos pas s'approcher dans les pas de mon Dieu très haut, où n'atteint pas l'œil glacé des bourreaux!
Sur vos prairies je revivrai les bras étendus, comme deux silos visités des oiseaux du ciel;
De mes mains terreuses au matin s'envolera l'hirondelle
A l'angélus l'ombre ceindra mes flancs d'un lacet de semences
Marie sera cette étoile claire baisant au front les branches
— Ma hache portera des fleurs d'iris à son tranchant.

Quant Christ aux oliviers sera Christ aux épis, les moulins écrasant à ses pieds
des froments doux fiancés à ses épines de crucifié,
Quand l'homme sur l'épaule de l'homme aura son champ et sa maison,
Mes frères je reviendrai.
Le vent paisible me couronnera de seigle et de houblon
Tranquille ma ferme luira sur la lisière des bois dans l'assomption de la Liberté.

La place nous manque pour parler de tous ces poètes, Pierre-Jean Jouve, Frénaud et même des très grands parmi eux: Pierre Emmanuel et Alain Borne. Nous voulions simplement dire ici un peu de notre admiration devant cette floraison poétique et ce chant de liberté.

Car s'il est facile à la poésie, comme à la fleur l'été, de s'épanouir en temps de prospérité, il est grand, infiniment, de répandre une si magnifique lumière, alors que tout est sombre et froid, de créer alors que la destruction fait rage, de chanter ce qui est mé-

prisé et, tout au bord de l'abîme, de construire pour durer. De cette poésie, nous sentons monter la question victorieuse: Enfer où est ta victoire, mort, où est ton aiguillon?

C'est Ramuz qui a dit, il y a longtemps: Qu'un cri sorte de là, et tout sera sauvé.

*

Dans un prochain article, nous parlerons de quelques-unes des revues nouvelles qui font honneur à la Suisse romande: « Suisse contemporaine », la « Semaine Littéraire », « Lettres » et d'autres encore. Avant de terminer, nous voudrions dire quelques mots de l'édition romande, qui fait aujourd'hui un magnifique effort, largement soutenu, semble-t-il, par le public. Malheureusement, à côté de choses admirables, elle a la faiblesse de publier des « fonds de tiroir » qui, pour ne provenir que d'auteurs assez médiocres (mais cotés en bourse) n'en sont pas moins plus « rentables » que la publication d'inconnus — bien qu'il faille reconnaître en toute justice que nombre de nos éditeurs n'ont pas manqué d'un beau courage. Si nous éditons chez nous des Français, nous ne voulons pas que ce soient des Français qui « acceptent », qui continuent le régime dont ils ont été les prébendiers (encore qu'il soit aujourd'hui de bon ton de le vilipender — on songe à un Paul Morand), n'ayant rien oublié et rien appris. Partageant l'intransigeance d'un Roger Secrétan, nous pensons que les platitudes d'un écrivain sont aujourd'hui — et même de tout temps — « aussi dangereuses pour la communauté que des mensonges politiques ou des bombardements de villes ». Nous qui affirmons défendre les valeurs actuellement foulées aux pieds en France et ailleurs, nous avons le devoir de n'éditer que des œuvres de Français qui n'acceptent pas, de ces Français qui disent avec Peguy: « Une seule injustice, un seul crime, une seule illégalité, surtout si elle est officiellement enregistrée, confirmée, une seule injure à l'humanité, une seule injure à la justice et au droit, surtout si elle est universellement, nationalement, commodément acceptée, un seul crime rompt et suffit à rompre le pacte social, tout le contrat social, une seule forfaiture, un seul déshonneur suffit à perdre d'honneur, suffit à déshonorer tout un peuple. C'est un point de gangrène qui corrompt tout le corps. »

On souhaiterait aussi que l'on rééditât en plus grand nombre des livres dont nous sommes coupés, que la pénurie de papier, de main-d'œuvre et plus encore une censure servile empêchent de réimprimer et dont la soif française de lecture a provoqué l'épuisement (nous songeons entre autres choses au « Guerre et paix » de Tolstoï). On souhaiterait aussi une sorte d'anthologie de la liberté qui réunirait un choix de fragments représentatifs consacrés à l'affirmation de la dignité de la condition humaine, du « Traité de la servitude volontaire » de la Boëtie et de certaines pages de Calvin, en passant par la « Vie de Jésus » de Renan aux textes les plus récents. Les Editions Ides et Calendes ont donné l'exemple

en rééditant « De l'Esprit de conquête » de Benjamin Constant. On regrette seulement que les éditeurs aient cru devoir laisser de côté « De l'Usurpation » qu'ils estiment démodé pour s'être trop, paraît-il, appuyé sur les contingences du moment. Nous ne partageons pas leur manière de voir pour des raisons que nous avons dites ailleurs et nous pensons qu'une réédition complète du traité de Constant s'impose.

Tout en félicitant l'édition romande de son effort, rappelons que, si la responsabilité de l'écrivain n'a jamais été plus haute, celle de l'éditeur l'est tout autant. *Théo Chopard.*

Bibliographie.

La Suisse forge son destin. Editions de la Baconnière, Neuchâtel.

Un beau livre, œuvre d'une équipe d'hommes venus des milieux les plus divers, mais qui tous, ensemble, veulent forger une Suisse nouvelle fondée sur une coopération plus organique, une collaboration plus profonde, plus consciente entre les divers groupes économiques et sociaux, une Suisse fortifiée par un apport plus personnel des individus à la communauté nationale. Ceux qui croient qu'aucun groupe social ou politique — ni aucun Etat — ne peut vivre et agir pour lui seul ou imposer arbitrairement sa volonté, ceux qui sont persuadés que les nations et les groupes sociaux ne peuvent prospérer qu'en s'appuyant les uns sur les autres et non pas en se dressant les uns contre les autres, ceux qui sont convaincus qu'une organisation sociale ne peut être juste et raisonnable et assurer à l'individu la plus grande part possible de bien-être, de liberté et de sécurité que dans la mesure où elle repose sur la collaboration de tous, trouveront dans ce livre excellent, auquel chacun des auteurs a collaboré sans la moindre arrière-pensée, la confirmation la mieux documentée et la justification la plus honnête de leur conception de l'avenir suisse.

Les diverses études de cet ouvrage, dont les plus importantes apportent des faits nouveaux sur la communauté professionnelle, résument, éclairent et ordonnent des idées qui sont aujourd'hui dans l'air, des idées auxquelles il ne faut qu'un peu plus d'audience pour que, réalisées à temps, elles permettent à notre pays d'apporter sa nécessaire contribution à l'organisation de l'Europe de demain.

T. C.

*

Benjamin Constant. De l'Esprit de Conquête. Editions Ides et Calendes, Neuchâtel.

L'histoire ne se répète pas. Mais il arrive que des systèmes politiques, des idéologies réapparaissent sous des aspects presque semblables et déterminent des événements étrangement comparables malgré tout l'intervalle des temps.

Ecrit en 1813 et dirigé contre Napoléon, *De l'Esprit de Conquête* demeure un livre bien vivant. C'est que, dépassant la personne de Napoléon et les circonstances immédiates, il porte son attaque, comme l'indique déjà son titre, contre un certain *esprit.* Cet esprit faisait alors pour la première fois une apparition géante en Europe. Il est aujourd'hui tout puissant.

Benjamin Constant a fait un portrait qu'on peut croire immuable de cet esprit, de ses méthodes et de ses conséquences. Nous y reconnaissons, préfigurée,